

Entretien avec Ariane Ascaride

Janine Euvrard

Le cinéma par lui-même
Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Euvrard, J. (2002). Entretien avec Ariane Ascaride. *24 images*, (112-113), 63–65.

Entretien avec Ariane Ascaride

PROPOS RECUEILLIS PAR JANINE EUVRARD

Ariane Ascaride est née à Marseille, d'un père d'origine italienne et d'une mère marseillaise. «Montée» à Paris pour entrer au Conservatoire, elle a eu deux professeurs à qui, dit-elle, elle doit beaucoup: Marcel Bluwal, qu'elle considère un peu comme son père, et Antoine Vitez. Le hasard a fait qu'elle est arrivée dans cette institution la même année que Jean-Pierre Darroussin. Elle est la rayonnante figure féminine autour de laquelle gravite la bande fraternelle que constitue depuis vingt ans la «famille Guédiguian».



Gérard Meylan et Ariane Ascaride dans *Marie-Jo et ses deux amours*.

24 IMAGES: Comment se sont produits votre rencontre avec Robert Guédiguian et les débuts de votre collaboration?

ARIANE ASCARIDE: J'ai rencontré Robert très tôt à l'université où j'avais des responsabilités au sein du syndicat des étudiants. Un jour, je suis entrée dans une classe pour y faire une intervention. Il y avait là deux garçons, dont un avait des cheveux blonds très longs et était habillé tout en noir, et l'autre une coiffure afro, brune, à la Angela Davis. À la fin de mon intervention, le garçon aux cheveux très longs a dit: «C'est bien, tu as bien parlé». Je me suis dit: «Qui est cet imbécile?» C'était Robert Guédiguian! Après je me suis aperçue que ce n'était pas un imbécile du tout.

La première fois que j'ai fait du cinéma c'était dans *La communion solennelle* (1977) de René Féret. J'ai joué aussi ensuite dans *Retour à Marseille* (1980) de René Allio. À ce moment-là, je faisais beaucoup de théâtre et je travaillais avec Pierre Ascaride, qui est mon frère aîné. Nous faisons ce qu'on appelait du théâtre d'appartement: nous allions présenter chez les gens, à partir de nouvelles d'Italo Calvino, un spectacle intitulé *Aventures*. J'ai travaillé ensuite avec différents metteurs en scène français, et en 1980 Robert Guédiguian a décidé de faire un film, *Dernier été*. C'est à ce moment-là que tout a commencé.

Comment le groupe s'est-il constitué?

Lorsque Robert a eu envie de faire ce film, réalisé avec Frank Le Wita, il a tout de suite pensé à Gérard Meylan pour le rôle principal masculin. Gérard était son double, ils se connaissent depuis l'enfance, et Robert ne voyait que lui pour porter son discours.

D'autant plus que c'était un film assez autobiographique de par le point de vue qu'il adoptait sur le monde. Le personnage féminin était pour moi. Tous les autres qui jouaient dans le film étaient des amis du quartier de Robert, l'Estaque, et pas du tout des comédiens. Quand je suis arrivée au Conservatoire, j'étais la seule fille mariée — Robert et moi nous sommes mariés très jeunes —, j'étais donc un peu la confidente de tous les garçons. Je me suis entre autres liée rapidement et intensément avec Jean-Pierre Darroussin. Il montait à ce moment *Homme pour homme* de Bertolt Brecht. Lorsque le film a été achevé, les copains du Conservatoire sont tous venus le voir. Je me rappelle qu'à la fin de la projection Jean-Pierre pleurait, ce qui a terriblement ému Robert et qui les a liés très vite et très fort. Petit à petit Jean-Pierre a joué dans les films de Robert. Plus tard, les copains du quartier de Robert, mes copains du Conservatoire, dont Pierre Banderet et Frédérique Bonnal, se sont joints à nous. Pour ce qui est de Jacques Boudet, j'avais joué avec lui au théâtre. C'est ainsi que le groupe s'est peu à peu formé.

Comment travaillez-vous avec Robert, ou plutôt comment travaillez-vous avec vous? Vous lit-il ses scénarios, vous consulte-t-il, avez-vous une influence sur leur contenu?

Quand Robert travaille sur un scénario, je suis dehors! Robert écrit dans notre cuisine, il a toujours écrit sur la table de la cuisine des divers appartements dans lesquels nous avons habité. Depuis quelques années, il travaille avec Jean-Louis Milési. Le rituel est toujours le même: Jean-Louis arrive à 9 h à la maison, je dois acheter des gâteaux au chocolat qui s'appellent des Princes, il en mange tout

le temps. Il arrive avec son ordinateur portable, Robert a son cahier et son crayon et à partir du moment où ils sont tous les deux dans la maison, les filles sont à l'école et moi je dois m'en aller. Robert ne peut pas écrire quand il y a quelqu'un dans la maison. Je ne participe absolument pas à l'écriture du scénario. Souvent il me dit: «J'ai une idée, on va faire un film, ça va parler de ça», mais c'est tout. Le soir quand je rentre, il ne me lit rien, et je n'ai pas envie qu'il le fasse. Je ne veux pas l'influencer, il a un monde et une sensibilité à lui. Dans le «groupe», nous recevons tous le scénario à peu près en même temps, nous le lisons et chacun appelle Robert. Nous nous en parlons très peu, je ne dis pas grand-chose. Je crois que le fait que nous ayons à peu près le même âge, que nous soyons tous de la même génération et d'origines culturelles très proches fait en sorte que nous avons une lecture du monde qui est assez semblable, et Robert est celui qui arrive le mieux à signifier le discours que nous pouvons tenir sur le monde. Il ne m'est jamais arrivé de dire: «Je ne comprends pas du tout pourquoi tu as écrit ça».

Avant le tournage, nous avons une ou deux conversations, je lui pose deux, trois questions et c'est tout. Sur le plateau non plus il n'y a pas beaucoup d'échanges. Nous avons tous une vision des choses tellement semblable que lorsque nous incarnons les personnages nous sommes très proches de ce que Robert a rêvé. Robert est très malin, il dit toujours en arrivant sur le plateau: «Je ne sais pas», et il nous demande ce que nous voyons. Comme nous sommes dans un tel rapport de complicité et de confiance, on essaye très vite des choses. Robert n'est pas du tout un metteur en scène directif, il est fasciné par les acteurs et a une attitude de spectateur, ce qui nous donne envie d'être généreux. Je me souviens que sur *Marius et Jeannette*, il est arrivé plusieurs fois qu'on soit obligé de couper les prises, parce qu'il était mort de rire!

Comment cela se passe-t-il lorsque vous travaillez avec d'autres réalisateurs? Est-ce agréable, difficile?

J'ai travaillé avec Dominique Cabrera, Olivier du Castel, Jacques Martineau, avec un jeune metteur en scène qui s'appelle Martin Provot, entre autres. Ce n'est pas difficile. Quand j'arrive sur le plateau, mon plaisir, mais c'est plus qu'un plaisir c'est un besoin, est de me lier assez intensément avec les gens. Je suis très attentive à l'équipe technique parce qu'on ne fait pas un film sans les techniciens et que j'ai besoin d'une relation avec eux. Je suis arrivée, avec mes partenaires, à une certaine manière de travailler, qu'on a mise en place sans le savoir, et qui ressemble à ce que depuis quelques années nous avons réussi avec le groupe. C'est quelque chose qu'on apporte sur les autres tournages auxquels on participe. Je suis à l'écoute autant de mes partenaires que de ce que le réalisateur ou la réalisatrice peut demander. Je ne travaille pas du tout dans le conflit, je déteste ça. Je dirais plutôt que je travaille *avec* les autres, je ne travaille jamais *contre* eux.

Avez-vous besoin, envie parfois de sortir du groupe pour faire autre chose? Vous arrive-t-il de ressentir un sentiment d'asphyxie, un besoin d'aller respirer ailleurs?

Je peux avoir besoin d'aller respirer ailleurs juste par curiosité, mais certainement pas par asphyxie. Ce qui est assez étonnant avec le groupe, c'est que je n'ai jamais eu, et je crois que je peux parler au collectif, nous n'avons jamais eu le sentiment de répétition, d'épuisement, au contraire. Ce que nous faisons est très jouissif, très ludique. Cela nous permet d'être extrêmement exigeants et de nous surprendre tout le temps les uns les autres. C'est comme le rock-and-roll: quand vous dansez avec un bon danseur qui vous propose un pas que vous ne connaissez pas, vous allez suivre et ça se passe bien. Moi j'ai un peu cette sensation-là dans le groupe.



Avec Jean-Pierre Darroussin dans *À l'attaque!*

Que vous apporte par ailleurs le théâtre?

Il me structure. Pour moi c'est fondamental, c'est un art vivant, c'est le contact direct avec le public. J'aime être tous les soirs sur scène, j'aime cet échange avec des gens que je ne connaîtrai jamais, à qui je ne parlerai jamais. Le public n'est pas passif du tout: il réagit, parfois dans le silence le plus total. Ce n'est pas le même travail que sur un plateau de cinéma. À partir du moment où le spectacle commence, le capitaine du navire c'est l'acteur. C'est quelque chose qui me fait très peur, mais c'est une peur que j'aime.

Guédiguian vous a lui-même mise en scène au Théâtre de Chaillot...

Au départ, ce n'est pas lui qui devait le faire. Le texte avait été écrit pour moi par une jeune auteure, Evelyne Pieillert. La pièce s'appelait *Le grand théâtre*. Comme j'étais toute seule sur scène, j'avais envie d'avoir en face de moi quelqu'un en qui je pouvais avoir une confiance totale. J'avais rencontré beaucoup de metteurs en scène, et il y avait toujours quelque chose qui ne marchait pas. Un jour j'étais à la maison au téléphone avec mon producteur et j'entends la voix de Robert derrière, qui me dit: «Si tu veux, je te file un coup de main». Ça m'a plu, c'était un pari, parce que Robert était complètement néophyte et n'avait donc aucun *a priori* et aucun code théâtral. Je trouvais très amusant aussi qu'on se retrouve dans un face-à-face tous les deux. Il s'est rendu compte qu'au théâtre, il faut davantage parler. Il a mesuré ce que c'était que les répétitions, il a



Avec Gérard Meylan dans *Marius et Jeannette*.

trouvé que c'était très long de recommencer tous les jours la même chose, parce que Robert est toujours un peu impatient, il faut qu'il aille vite.

Lorsque des comédiens plus jeunes se joignent à vous, comme dans *La ville est tranquille*, dans *Marie-Jo et ses deux amours*, comment sont-ils accueillis? Font-ils partie du groupe après le tournage?

Ce n'est pas évident, nous sommes très ouverts, mais il y a un tel code, il y a une telle complicité entre nous que cela doit poser des problèmes aux nouveaux arrivants. Julie-Marie Parmentier est une comédienne assez exceptionnelle, mais je ne sais pas si elle a tout pigé du groupe. Cela a été plus simple pour Yann Tregouët, qui a plus vite compris certaines choses. Il faut aussi que nous fassions des efforts, nous ne nous rendons pas toujours compte qu'il y a des choses qui pour nous sont complètement normales, mais qui peuvent être surprenantes pour d'autres. Et pour les jeunes, nous sommes peut-être un peu des dinosaures!

Ma dernière question concerne Marie-Jo. Je dois dire qu'en tant que femme, vous m'avez terriblement touchée. C'est la première fois qu'on vous voit nue et vous êtes magnifiquement bien filmée. Comment s'est passé pour vous ce tournage où vous êtes filmée par votre mari dans les bras d'un autre homme? C'est une première expérience pour Robert et vous. Cela a-t-il été plus facile parce que vous vous connaissez tous si bien, ou au contraire, plus difficile?

Les deux. Lorsque j'ai lu le scénario et que j'ai vu qu'il y avait ces scènes de nu, ma première réaction a été celle d'une comédienne lisant un scénario. Je me disais que si on parlait d'un amour vrai, d'un amour fort, on ne pouvait pas faire l'impasse sur des scènes d'amour, qui sont l'expression du sentiment. C'était intellectuellement très clair dans ma tête. J'ai aussi été très émue que Robert ose me mettre en scène nue, dévoiler le corps d'une femme et dévoiler *mon* corps. Au contraire d'avoir été choquée, j'ai été touchée. Après, au fur et à mesure que le tournage approchait, c'est devenu plus compliqué. Les rapports que j'ai avec Jean-Pierre (Darroussin) et Gérard (Meylan), qui allaient être mes partenaires, sont compliqués. Nous avons une très grande amitié fraternelle les uns pour les autres. Je ne sais pas comment vous dire ça... Ce n'est pas du tout

de la provocation, mais je crois que je les aime, c'est quelque chose de complètement platonique. Je les aime, d'amitié, d'amour, je n'ai pas le mot exact. Leur présence est fondamentale dans ma vie. Je ne pourrais pas vivre sans eux. Les choses sont très claires entre nous, nous sommes dans une relation de respect les uns envers les autres. J'adore leur femme, leurs enfants, qui ont aussi une grande importance pour moi.

Le premier jour du tournage des séquences d'amour avec Gérard, j'ai paniqué un quart d'heure avant d'y aller. Je ne voulais plus. Ce n'était pas un caprice de comédienne, mais j'avais peur que cela casse quelque chose, et je savais, même si c'était lui qui avait écrit le scénario, que ce serait violent pour Robert aussi. Rien n'est jamais innocent! On s'est retiré quelques instants, Robert, Gérard et moi, et Robert m'a dit: «Écoute, il faut qu'on le fasse, c'est pour le film, il faut

y aller». Jean-Pierre et Gérard m'ont énormément aidée. Je savais que c'était aussi extrêmement difficile pour Gérard. Je les ai regardés et je me suis dit que je ne pouvais pas leur faire ça, et on y est allé. Renato Berta (le directeur photo) qui est un homme d'une intelligence, d'un tact, d'une élégance et d'un humour très doux, a été d'une grande importance dans cette histoire. Gérard et moi, nous nous sommes beaucoup regardés, et c'était pareil avec Jean-Pierre. Les choses se sont passées dans le silence, à travers nos yeux.

À la fin de la première prise, Robert nous a virés, et je pense qu'il avait raison. Nous étions tellement tendus que nous n'étions pas bons. Et puis, c'était bien de l'entendre nous virer. Il ne fait jamais ça, c'était autre chose qui était exprimé: le choc était dur pour lui aussi. Petit à petit les choses se sont bien passées, toujours avec beaucoup de respect. On savait qu'on était en train de faire quelque chose qui *devait* être beau, il ne fallait pas se tromper, il fallait passer par-dessus nos pudeurs; il fallait arriver à être impudiques, mais pas exhibitionnistes. Finalement, ce qui a été le plus difficile, c'est l'impudeur des sentiments, qui nous amenait plus loin encore. Dans la séquence où je dis à Jean-Pierre dans l'escalier que je m'en vais, Jean-Pierre me regardait tout le temps et je le regardais, et chaque fois que Robert disait: «Coupez», je disais à Jean-Pierre: «Je vais pleurer». C'était très difficile. Ce silence, ce regard, juste de dire oui, oui, tout est là. Je suis très fière de ce que nous sommes arrivés à faire. Gérard et Jean-Pierre sont allés très loin, car je peux vous dire que dans la vie, ils sont extrêmement réservés — et Robert l'est aussi. Qu'on ait réussi tous les quatre à sortir toutes ces choses-là, c'est une belle victoire!

Se sent-on changé, a-t-on avancé, est-on différent après un tel tournage?

Les personnages laissent toujours des souvenirs dans votre corps, comme des petites marques, ça vous apprend toujours quelque chose. J'ai comme principe de ne pas faire venir le personnage vers moi mais d'aller vers lui. Il me fait toujours découvrir quelque chose que j'ai en moi, sur quoi je n'ai peut-être pas toujours réfléchi. Ce personnage-là m'a confirmé que, comme on n'a qu'une vie, il est important, même si c'est difficile, d'être sincère. ■